

LE VIEUX PAILLASSE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

WFFET

Par M. N. Salvador C** et Abel.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique,
le 10 mars 1838.

PERSONNAGES.

LETURC.
 PAILLASSE. } saltimbanques.
 CASCARET.
 ANDRÉ, ébéniste.
 ERNEST DUVAL. } commis-marchands.
 ÉDOUARD.
 JOSEPH, clarinette.
 M^{lle} SIMON.
 ZIZINE.

ACTEURS.

MM. DANGUIN.
 ROGER.
 SALVADOR.
 ARMAND.
 SAILLARD.
 BARBIER.
 CHAUVIN.
 M^{lles} SAINT-FIRMIN.
 PAULINE.

Le théâtre représente un carrefour de la place Maubert. A droite, au fond, la maison de Leturc et de sa troupe; à gauche un marchand de vins.

SCÈNE I.

ÉDOUARD, ERNEST, entrant par le fond, à gauche.

ÉDOUARD.

Mon cher Ernest, dans quel affreux quartier me conduis-tu?

ERNEST.

Nous sommes arrivés... tu vois cette bicoque... eh! bien, c'est là...

ÉDOUARD.

Comment c'est là que demeure ta nouvelle passion?

ERNEST.

Oui, mon cher...

ÉDOUARD.

Elle doit être aussi jolie que sa maison.

ERNEST.

Oh! la plus jolie figure.

ÉDOUARD.

C'est sans doute quelque grisette à quinze sous par jour...

ERNEST.

Non mon cher... c'est... oh! tu ne le devinerais jamais... c'est...

ÉDOUARD.

Une figurante du Panthéon.

ERNEST.

Mieux que cela... c'est une simple et modeste saltimbanque; une jeune fille qui fait des tours de force sur la voie publique...

ÉDOUARD.

Oh! bravo! Je te fais mon compliment bien sincère... comment toi, la fleur des commis marchands, l'ornement de la Petite Jeannette.

ERNEST.

Je suis las des beautés de la Chaussée-d'Antin.

ÉDOUARD.

Mais il faut avoir épuisé tous les quartiers de Paris, pour aller jusqu'à la place Maubert... mon ami, tu vas te deshonorer pour une folie...

ERNEST.

Eh mon cher, pour une folle, j'ai toujours tout sacrifié... pour une folle, j'ai dissipé dans une année le petit héritage que m'a laissé mon père, il y a huit ans; j'ai souvent perdu de bonnes places pour une folle... et pour une folle j'ai commis une faute qui pouvait me mener bien loin, lorsque

J'étais chez M. Raimond, ce brave négociant qui m'a sauvé du déshonneur.

ÉDOUARD.

Comment cela.

ERNEST.

Il y a douze ans, j'en avais dix-huit alors, je devais porter pour mon patron quatre mille francs, montant d'un billet échu; je fis la rencontre d'un camarade qui m'entraîna au jeu et je perdis tout. Honteux du vol que je venais de faire, car c'était un vol, je n'osais plus me présenter chez M. Raimond et j'allais peut-être finir par une autre folie... le suicide; lorsque ce brave homme me rencontra le lendemain, je me jetai à ses pieds en pleurant; il remboursa les quatre mille francs sans que mon père en ait jamais rien su, et me garda chez lui deux ans encore.

ÉDOUARD.

C'était un bon et honnête homme; malheureusement il fit de mauvaises affaires, et Dieu sait ce qu'il est devenu.

ERNEST.

Il disparut et fut d'abord accusé de banqueroute frauduleuse... on reconnut bientôt, qu'il n'avait pas cessé de mériter l'estime et la confiance générale. Lors de la succession de mon père, j'ai prélevé quatre mille francs que j'ai placés sur-le-champ, afin de les sauver du naufrage que je prévoyais pour le reste, et je n'y toucherai que lorsque je pourrai retrouver M. Raimond et m'acquitter envers lui, car cet homme généreux m'a sauvé l'honneur et la vie, je m'en souviens... est-ce-là encore une folie.

ÉDOUARD.

Mon cher Ernest je n'ai jamais douté de ton cœur... laisse donc agir la tête, et fais-moi connaître ta divinité.

ERNEST.

Dans quelques instans tu vas voir ma charmante Zizine.

ÉDOUARD.

Zizine le nom est drôle, mais je trouverais plus drôle encore que la petite te résistât à toi, Faublas.

ERNEST.

Ma foi jusqu'à présent elle s'est montrée farouche... j'ai voulu lui parler, elle ne m'a pas seulement écouté.

ÉDOUARD.

Très bien, tu en seras pour tes promenades, et des promenades à la place Maubert.

ERNEST.

Laisse donc, elle cédera comme les autres; elles sont toutes les mêmes.

Air: de Prévillo et Taconet

Mon cher Édouard, tu connais peu les femmes,
Leur nature est de nous tromper;
Bien fou qui croit lire au fond de leurs âmes,
Tu les verras feindre de refuser,
Ce qu'elles brûlent d'accorder.
Au beau sexe facile et tendre,
Qui toujours parle de vertu,
L'art des combats, crois-moi, n'est pas connu;
Il se défend tout en voulant se rendre,
Ou bien se rend sans avoir combattu,

ÉDOUARD.

Mais enfin que compte-tu faire?

ERNEST.

Avant de rentrer chez eux, les saltimbanques vont comme à l'ordinaire donner sur cette place une représentation de leurs exercices, et moi je vais en profiter pour remettre à Zizine un petit bille parfumé qui va faire un agneau de la tigresse... je lui fais croire que j'ai cinquante mille livres de rente, je lui offre de partager ma fortune, et ce soir, je l'enlève.

ÉDOUARD.

Comme tu y vas.

ERNEST.

Voilà comme il faut mener les affaires. (On entend le tambour.) Silence, les voici...
(Édouard et Ernest se tiennent à l'écart.)

SCENE II.

LES MÈRES, LETURC, ZIZINE, M^{lle} SIMON, CASCARET, PAILLASSE.

LETURC.

Allez, chaud chaud, les amis... que votre dernière postiche soit brillante et lucrative... arrive donc, Paillasse tu es toujours en retard.

M^{lle} SIMON.

Vieux fignant.

CASCARET.

Il marche comme une tortue qui a des béquilles.

ZIZINE.

Il est bien vieux, ce pauvre Paillasse. (Paillasse arrive chargé de deux chaises, un trombone, un vieux tapis et une table d'escamotot, il marche avec peine.)

LETURC.

Marcheras-tu, vieux golpeur... tu mériterais... (Il lève son bâton. Zizine se met au-devant et aide Paillasse à se débarasser.)

PAILLASSE.

Tout est bien lourd et je n'ai plus vingt ans.

CASCARET.

Ça s' voit, eh! vieux bibon,

(Il lui donne un renoncement.)

LETURC.

Plus vite, ou sinon...

PAILLASSE.

Oh! frappez.

Air de la visite à Bedlam.

De souffrir, oh! j'ai l'habitude,

Pauvre vieillard!

A moi le travail le plus rude,

Voilà ma part.

Bientôt mes pleurs et ma souffrance

Doivent finir.

Pour marotte j'ai l'espérance

Et l'avenir.

LETURC.

Allons, Simon, en avant le rappel... et chacun à son poste.

(Rappel et roulement.)

Air: Pan, pan.

Pan, pan,
Que l'on s'empresse;

Pan, pan,

Faut travailler,

Pan, pan,

De la souplesse,

Gagnons notre souper.

LETURC.

J' me r'pose, mais j' vous aime;

Travaillez, mes enfans,

Du monde, c'est l' système,

Les p'tits font viv' les grands.

ENSEMBLE.

Pan, pan, etc.

CASCARET.

J' vas faire des chefs-d'œuvre,

Ce soir, j' vas avaler

Poignards, fourchettes, couleuvre...

En attendant l' souper.

ENSEMBLE.

Pan, pan, etc.

(La place se garnit de monde, le cercle se forme, Édouard et Ernest à l'avant-scène.)

SCENE III.

LETURC.

Oh! là, Cascaret.

CASCARET, prenant des épées.

Messieurs, j' vas m' mettre un tas d' choses sur le nez; et faire tour-

billonner tout ça avec tant de force que ça va avoir l'air d'un déménagement !.. j vas mettre le feu au paillasse.

(Il donne un renforcement et commence les équilibres.)

LETURC.

M^{lle} Zizine, l'incomparable tourneuse française va tourbillonner avec la rapidité d'une toupie d'Allemagne... commencez mademoiselle.

ZIZINE, d'un air nonchalant.

Je vais tourner en chantant et en enfilant une aiguille.

Air de la Girouette.

Je n'aurai jamais d'amourette,
Je le répète nuit et jour,
Je veux rester toujours seulette,
Et rire des tourmens d'amour ;
La paix dans mon ame séjourne,
Et c'est mon plus précieux bien. (bis.)

(Elle tourne.)

CASCARET.

Voyez comme elle tourne, tourne,
Voyez comme elle tourne bien !

CASCARET.

M^{lle} Zizine va continuer à tourner en se posant la pointe de deux épées de d' sur le nez, de d' sur les yeux, de d' sur les zanches et encore ailleurs.

LETURC.

Ensuite, M^{lle} Simon fera la souplesse des reins, puis elle enlèvera à la force de ses cheveux deux militaires de la ligne; mais, messieurs, n'oubliez pas le bureau de recette, et en avant la musique.

(Musique. Zizine prend un plateau et fait le tour de la société. Arrivée devant Ernest il lui glisse le billet doux en disant : «Pour vous seule.» Paillasse a vu ce manège.)

PAILLASSE.

Un billet doux, à Zizine... ah ! mon petit monsieur, nous vous surveillerons.

CASCARET.

Du courage à la poche.

LETURC, comptant la recette.

Vingt-deux sous pour cinq personnes, est-ce que vous croyez que nous sommes des mylords ou des rentiers?.. Puisqu'il n'y a pas d'amateurs, la séance est levée, ça sera pour demain.

CASCARET.

Enlevez!.. bonjour, messieurs, mes respects à vos femmes; si elles vous gênent, envoyez-les-moi, je les avale.

M^{lle} SIMON.

Allons, en route tout le monde.

CHOEUR.

Air du Mari Charmant.

Regagnons notre gîte
Et viv'ment,
L'appétit nous invite,
En avant.

ERNEST.

Viens, Édouard, partons vite,
Ne perdons pas un moment.
Crois-moi, la petite
Est à nous dès à présent.

LETURC.

Vingt-deux sous de recette,
Ah ! vous avez du toupet.
Messieurs, ça m'embête,
M' prenez-vous pour un béné.

CHOEUR.

Regagnons notre gîte, etc.

(La foule s'écoule; Édouard part avec Ernest.)

PAILLASSE.

Venez-vous, Zizine.

ZIZINE.

Tout à l'heure...

(Les saltimbanques ont rentré tous leurs ustensiles; Zizine reste seule en scène.)

SCENE IV.

ZIZINE.

Enfin, les voilà partis; je puis maintenant... (Elle tire la lettre de sa poche.) Dire que sur ce petit morceau de papier, il y a tout plein de belles choses qui me sont adressées, et que je ne peux pas les connaître... c'est bien ennuyeux de ne pas savoir lire... avant de me montrer à faire des tours de force, le père Leturc aurait mieux fait de m'apprendre à lire... Oh! comme ça sent bon... je veux pourtant savoir ce que ce beau monsieur peut m'écrire... Tiens! si je demandais à André, le petit ébéniste qui me fait la cour... ah ben! une belle idée que j'ai là... prendre mon amoureux pour confident! ça lui ferait trop de peine... Ah! M^{lle} Simon... oui, une vieille pie-grièche qui ne peut pas me souffrir... elle irait tout raconter à M. Leturc... (Apercevant Paillasse qui la considère.) Paillasse...

SCENE V.

ZIZINE, PAILLASSE.

PAILLASSE.

M^{lle} Zizine...

ZIZINE.

Te voilà encore derrière moi ?

PAILLASSE.

Oui, mamzelle.

ZIZINE.

Comme à ton ordinaire, tu vas me suivre partout.

PAILLASSE.

Oui, mamzelle.

ZIZINE.

C'est sans doute M. Leturc qui t'ordonne de me moucharder de la sorte.

PAILLASSE.

Oui, mamzelle.

ZIZINE.

Tu fais là un vilain métier, Paillasse, je n'aime pas les espions... Eh bien! quand tu resteras là à me regarder avec ton air bête... va-t-en.

PAILLASSE.

Oh! mamzelle, je vous en prie, ne me chassez pas... c'est un si grand bonheur pour moi d'être toujours près de vous; de pouvoir sans cesse vous contempler, n'enlevez pas au pauvre paillasse son seul plaisir, sa seule consolation, ne me renvoyez pas.

ZIZINE.

Tu m'aimes bien, toi!

PAILLASSE.

En douteriez-vous.

ZIZINE.

Si je te demandais de me rendre un service.

PAILLASSE.

Moi! pouvoir vous être utile... oh! ce serait trop de bonheur et de joie.

ZIZINE.

Tu n'iras rien répéter au père Leturc.

PAILLASSE.

Je vous le promets.

ZIZINE.

C'est...

PAILLASSE.

(Elle lui montre la lettre.)

Une lettre...

ZIZINE.

Oui.

PAILLASSE.

Et vous voudriez savoir ce qu'elle contient...

ZIZINE.

Oui.

PAILLASSE.

Donnez-la-moi.

ZIZINE.

Oh! merci, mou bon petit Paillasse.

(Paillasse parcourt la lettre.)

PAILLASSE, à part.
Vouloir la séduire... l'enlever... oh! j'y mettrai bon ordre.

ZIZINE.
Eh bien! (On entend André qui chante.) Ciel! André! Paillasse, cache vite
cette lettre... plus tard, tu... (André entre en chantant.)

C'est Gaspardo,
Gaspardo le pêcheur.

(Paillasse est allé s'asseoir sur un banc de pierre.)

SCENE VI.

ZIZINE, ANDRÉ, PAILLASSE.

ANDRÉ.

Bonjour, M^{lle} Zizine.

ZIZINE.

Boujour, André... comme vous voilà de bonne heure, aujourd'hui.

ANDRÉ.

Me v'là de trop bonne heure... je m'en vas.

ZIZINE.

Mais qui est-ce qui vous dit de vous en aller?.. On ne peut donc plus
vous parler, à présent?

ANDRÉ.

Pourquoi que vous me dites que je viens trop tôt... pour vous voir, Zi-
zine, j'ai quitté le travail avant l'heure. J'espérais vous trouver toute
seule; causer un instant avec vous... votre Turc n'est pas là, c'est déjà
quelque chose... mais cet autre bobèche, est-ce qu'il va rester planté là
comme un chandeller.

ZIZINE.

Qui ça? Paillasse! nous pouvons parler devant lui.

ANDRÉ.

Au fait, je l'aime assez votre vieux Paillasse; il m'amuse, moi, il me
fait rire; il a du talent, savez-vous?.. Il est impossible de mieux recevoir
les coups de pied dans le...

ZIZINE.

Ce pauvre homme!

ANDRÉ.

De quoi! ce pauvre homme! puisque c'est son état... c'est sa vocation à ce
vieux, de recevoir des coups de pied dans le... il aime ça... c'est pas comme
vous, vous n'y entendez pas grand chose à votre état. Je vous regardais
l'autre jour faire des culbutes! ah ben! c'est du joli, c'est du propre, si je
me mêlais de faire des culbutes, ça serait mieux exécuté que ça.

ZIZINE.

Pourquoi m'aimez-vous, si je suis si maladroite.

ANDRÉ.

Pourquoi? ah ben! en v'là une sévère, par exemple, c'est justement
pour ça que je vous aime. Est-ce que vous croyez que je veux une femme
pour qu'elle me fasse des culbutes; je vous aime, parce que votre métier
n'est pas un état qui vous va. Le tour de force n'est pas votre vocation, à
vous.

ZIZINE.

Vous avez l'air de me dire que je suis une bonne à rien!

ANDRÉ.

Eh ben! pour être ma femme, est-ce que vous croyez que vous avez besoin
d'être bonne à quelque chose?.. Ma femme! ah! Dieu de Dieu!.. Est-ce
que vous croyez que ma femme aura besoin de travailler pour vivre...
j'ai des bras! c'est à moi de piocher; et je gagne assez pour vous, pour
moi et pour tous nos enfants.

ZIZINE.

Comment! tous nos enfants!

ANDRÉ.

Laissez faire, laissez faire; je suis sûr que nous en aurons une bonne
pacotille... Je parie que notre premier sera deux jumeaux!

ZIZINE.

Vous êtes fou!

ANDRÉ.

Non, mille fois non, je ne veux pas que ma femme travaille; qu'elle
fasse la soupe à son mari, qu'elle soigne ses six enfants, qu'elle fasse son

ménage, qu'elle raccommode son linge et le mien, qu'elle donne à têter à son petit dernier, qu'elle fasse la layette de celui qui viendra, qu'elle tienne le souper prêt pour quand je reviendrai de l'ouvrage, et qu'elle me tricote des bas de laine dans ses momens perdus; bien!.. très bien! mais la faire travailler, ma pauvre femme, jamais, jamais, jamais.

ZIZINE.

Tricoter des bas de laine! si vous croyez que c'est amusant.

ANDRÉ.

C'est pas pour s'amuser qu'on se marie. Et vous verrez votre petite chambre, comme elle est gentille! comme c'est meublé! c'est moi qui ai fait tout le mobilier.

ZIZINE.

Comment! vous avez fait vos meubles vous-même.

ANDRÉ.

Oui, le lundi, au lieu d'aller flâner à la barrière, je m'ai fait un mobilier en acajou, en vrai acajou, tout y est, d'abord: le secrétaire, les chaises, le lit... oh! le lit, j'y ai mis tous mes soins... et la commode, les tiroirs en chêne... c'est là-dedans que vous rangerez vos falbanas, vos robes, vos jupons... car vous aurez des jupons quand vous serez ma femme, faudra renoncer à porter la culotte; entendez-vous... vous aurez des jupons et très longs, très longs.

ZIZINE.

Et pourquoi si longs? Est-ce que vous trouvez que j'ai la jambe mal faite?

ANDRÉ.

Qui est-ce qui vous dit que vous n'avez pas la jambe bien faite? Je veux que ma femme ait la jambe bien faite, et les bras, et tout; mais pour moi, pour moi tout seul.

ZIZINE.

Vilain jaloux.

ANDRÉ.

Jaloux!.. bon, v'là que je suis jaloux, à présent! parce que je veux que ma femme soit pour moi tout seul, qu'elle ne parle à personne, qu'elle ne sorte jamais sans moi, qu'elle n'aime que moi au monde, vous appelez ça être jaloux.

ZIZINE.

Ça y ressemble un peu, mais je vous aime comme ça.

ANDRÉ.

Eh bien! vous me plaisez, je ne vous déplais pas... allons à la mairie.

ZIZINE.

Mon pauvre André, je le voudrais, mais comment faire, moi, pauvre orpheline... je n'ai pas même de nom...

ANDRÉ.

Un nom! pourquoi faire? j'en ai un, je vous le prêterai.

ZIZINE.

Air de la Dot. (Loïsa Puget.)

Je n'ai pas de nom, mais ta bien aimée,
 En se mariant va prendre le tien,
 Mon cœur est ému, mon ame est charmée,
 Mon espoir, mon bonheur, sont dans ce lien.
 Crois en ta bien aimée,
 Crois en ta bien aimée,
 Compte sur son cœur, deviens son soutien.
 Ta Zizine adorée, (bis.)
 Accepte ton cœur et l'offre le sien.
 Moi, pauvre et sans famille,
 T'é plaire est mon désir.

ANDRÉ.

Vois-tu mon œil qui brille,
 D'espoir et de plaisir,
 Notre amour, Dieu va le bénir,
 Espère un riant avenir.

ZIZINE.

Je n'ai pas de nom, etc.

SCENE VII.

LES MÊMES, LETURC.

LETURC, sortant de chez le marchand de vins, en faisant le moulinet avec son bâton.
 Ah! ah! moutard! je t'avais déjà défendu de rôder autour de Zizine, et je te pince à causer avec elle... ah! nous allons rire et je vas te tailler une soupe... Vous, Zizine, rentrez vivement, et je ne voudrais pas être forcé de...
 (Il fait le moulinet.)

PAILLASSE, se levant du banc où il était resté assis.

M. Leturc...

LETURC.

Toi, je vas t'envoyer à la niche... allons, Zizine, en route...

(Zizine se sauve dans la maison.)

LETURC, à André.

Toi, Cricri, en garde, si c'est dans tes moyens.

ANDRÉ.

Voulez-vous bien me laisser tranquille... j'ai le droit de me promener sur la voie publique... j'en suis du public, moi...

LETURC.

Le public...

Air de M^{me} Grégoire.

Je dois l' respecter,
 D' ses volontés, je suis l'esclave;
 Mai j'ai l'droit d' cogner,
 Quicouque m'insulte et me brave.
 Aussitôt qu'un pékin,
 Avec moi, fait l' faquin,
 Vite en deux temps, je le dégotte,
 J' lui fais prendre un bain dans la crotte;
 J' suis bon enfant... mais
 Il faut qu'on m' fich' la paix.

ANDRÉ.

Je ne vous ai pas insulté.

LETURC.

Allons, tourne les talons, et vivement; chaud-chaud.

ANDRÉ.

Si vous n'étiez pas l' tuteur de Zizine...

LETURC.

Qu'est-ce que tu dis?

ANDRÉ.

Moi, rien... je me promène...

(Il sort en chantant.)

C'est Gaspardo.

Gaspardo le pêcheur.

SCENE VIII.

LETURC, PAILLASSE.

LETURC.

Ah ça! Paillasse, à nous deux, maintenant la conversation... Tu vas payer pour l'autre, toi... Ici, vieill imbécile, et plus vite que ça... Ici, Paillasse, et qu'on ne raisonne pas.

PAILLASSE.

Je ne vous ai encore rien dit.

LETURC.

Tais-toi et réponds.

PAILLASSE.

Ça me paraît difficile.

LETURC.

C'est donc comme ça que tu exécutes mes ordres? je te charge de surveiller Zizine, d'examiner toutes ses démarches, et tu la laisses se faire faire l'amour par un gringalet... Tu n'y vois donc plus clair?

PAILLASSE.

J'y vois mieux que vous.

LETURC.

Tais-toi, et réponds-moi catégoriquement. Pourquoi n'es-tu pas venu me prévenir?

LE VIEUX PAILLASSE.

Parce que si...

PAILLASSE.

Parce que si, quoi ?

LETURC.

Si vous m'interrompez toujours, je ne pourrai jamais vous répondre.

PAILLASSE.

LETURC.

Finissons-en, ou je t'écrase comme une chenille.

PAILLASSE.

Ça ne serait pas le moyen de me faire parler.

LETURC.

Oh ! quelle patience il faut avoir.

PAILLASSE.

Avez-vous fini de crier ?

LETURC, criant très fort.

Oui.

PAILLASSE.

A la bonne heure... Tandis que vous étiez à boire, on voulait nous enlever Zizine... non pas ce petit André que vous redoutez tant et qui n'est pas à craindre, lui... Mais un inconnu, un jeune homme du grand monde. Je l'avais vu, pendant nos exercices remettre en cachette une lettre à Zizine... enfin, il veut l'enlever, la séduire, le misérable ! et l'on ne punit pas celui qui se rend coupable d'un tel crime...

Air : J'aime Agnès.

Quoi ! de nos lois, en vain le glaive brille,
Le verrons-nous à jamais impuissant,
Pour protéger l'honneur d'une famille.
Un séducteur peut donc impunément,
Venir voler l'honneur de notre enfant ?
Législateurs, jusqu'au fond de vos aines,
Entendez-vous nos accents solennels ?
Les séducteurs sont des infâmes,
Punissez-les, ce sont des criminels.
Félicitez-les, ce sont des criminels !

LETURC.

Mais es-tu bien sûr ?

PAILLASSE.

Voici la lettre. Zizine m'avait prié de la lire ; l'arrivée d'André nous a interrompu, et Zizine ignore encore...

LETURC.

Je lui parlerai à ce muscadin, et je lui ôterai l'envie d'écrire d'autres lettres à Zizine.

PAILLASSE.

Puisqu'elle ne peut pas les lire.

LETURC.

Et c'est très heureux... Si on comprenait bien l'éducation, on n'apprendra jamais à lire aux femmes ; c'est trop dangereux pour les maris.

PAILLASSE.

Mais vous n'êtes pas encore le sien.

LETURC.

Je le serai bientôt.

PAILLASSE.

Mais elle ne vous aime pas... vous la rendriez malheureuse.

LETURC.

Insolent ! fais-moi gracieusement des réflexions... je veux qu'elle m'aime, moi. Si elle s'avisait de ne pas m'aimer...

PAILLASSE.

Que feriez-vous ?

LETURC.

Ça ne te regarde pas. Maintenant, va lire cette lettre à Zizine, je suis curieux de savoir si elle serait capable d'aller à un pareil rendez-vous... Quand on veut se marier, ce sont des choses qu'il vaut mieux savoir avant qu'après.

PAILLASSE.

Vous le voulez ?

LETURC.

Oui, et dépêche-toi ; l'heure s'avance.

PAILLASSE.

Allons trouver André; il aime Zizine lui, et il m'aidera de ses conseils et de son bras.

Air du Siège de Corinthe.

LETURC.

A Zizine, que cette lettre
Soit remise sans plus tarder.
Maudit bavard, à votre maître,
Obéissez sans raisonner.

PAILLASSE, à part.

De ce complot, ah! tâchons-lui la trame,
De son bonheur, occupons-nous d'abord.

Un cœur de femme

D'un rien s'enflamme;

Craignons l'océan, en arrivant au port.

ENSEMBLE. { Pour quoi lui montrer cette lettre,
Préservez-là de tout danger,
Je vais trouver André, peut-être,
Il voudra m'entendre et m'aider

LETURC.

A Zizine que cette lettre, etc.

(Paillasse sort.)

SCÈNE IX.

LETURC, M^{lle} SIMON.M^{lle} SIMON.

Ah ça! viendras-tu, père Leturc? voilà deux heures que je t'attends. La gibelotte refroidit... qu'est-ce que tu as donc à gesticuler comme un télégraphe? je suis sûre que c'est encore ta Zizine qui te fait perdre la tête et battre la campagne... enfin, quoi! tu ne manges plus, tu ne fais plus que boire! ce que c'est que d'être amoureux!

LETURC.

Laissez-moi tranquille... allez souper si vous voulez; j'ai bien d'autres choses dans la tête.

M^{lle} SIMON.

Quelque chose dans la tête, toi! eh bien! après la noce, t'auras quelque chose dessus... ça te changera.

LETURC.

Ah ça! tu commences à m'embêter, vieille folle.

M^{lle} SIMON.

Vieille folle! on t'en donnera des vieilles folles, gros sans cœur... si tu n'en avais pas des vieilles folles comme moi, tu créverais de faim, toi et ta Zizine... Tu sais boire, v'là tout, v'là ton talent à toi!..

LETURC.

Simon! il y a long-temps que vous me fatiguez de vos paillettes; que vous lassez ma patience... Vous avez du talent, c'est vrai: vous avez du nerf, du jarret; vous êtes une des plus fameuses mâchoires de la capitale, mais quand je voudrai, j'en trouverai dix qui vous vaudront... vous pouvez chercher un autre directeur... désormais nous ne travaillerons plus ensemble.

M^{lle} SIMON.

Tu veux me renvoyer, toi... mais je ne veux pas m'en aller... c'est en vain, que tu veux te détacher de moi. Je suis comme le lièvre, je meurs où je m'arrache.

LETURC.

Simon, pas de calembourg.

M^{lle} SIMON.

Ah! tu as beau remuer ton bâton; tu ne me fais pas peur; tu ne m'enlèveras pas comme une pièce six liards.

LETURC.

Vous ne voulez pas vous taire.

M^{lle} SIMON.

Non.

LETURC.

Ah! non!.. eh bien! j'aime mieux vous céder la place.

M^{lle} SIMON.

Ingrat! tu ne m'as pas toujours traitée comme ça... Te souviens-tu de ma fraîcheur, du temps des cosaques... et maintenant que tu m'as abîmée

par le travail, pauvre femme que je suis!.. aimez donc les geus! sacrifiez leur ce que vous avez de plus cher, pour être renvoyée après vingt ans de service et d'attachement, et tout ça pour une petite fille qui ne sait pas seulement travailler. Leturc, r'ame-moi, ou j' vas me périr.

LETURC.

Va te périr si ça peut t'être agréable; c'est le cadet de mes soucis... Mais chut! j'aperçois mon homme... allons vite prévenir les amis, puis revenons à mon observatoire...

(Il sort.)

M^{lle} SIMON.

Mais écoute donc ton Héloïse; mon Leturc... tu ne m'aimes donc plus du tout!

(Elle le suit.)

SCÈNE X.

ERNEST, seul.

L'heure est arrivée, je suis au rendez-vous... Tout est bien concerté : une voiture m'attend à l'entrée de la rue... Mais la petite ne vient pas! si elle croit que cela m'amuse de faire le soupirant d'amour au faubourg Saint-Marceau. (Apercevant Zizine qui sort avec précaution.) La voilà! laissons-lui croire qu'elle est la première au rendez-vous... Il faut toujours se faire désirer un peu.

(Il s'éloigne.)

SCÈNE XI.

ZIZINE, ERNEST, LETURC, puis PAILLASSE.

ZIZINE, seule d'abord.

Mais où est donc Paillasse? lui qui est toujours sur mes talons, pour une pauvre fois que j'ai besoin de lui, impossible de le trouver... Avec tout ça, il a gardé mon billet doux et j'ignore toujours ce que ce monsieur voulait me dire, c'est bien désagréable.

LETURC, sortant de chez le marchand de vins.

C'est elle... (Apercevant Ernest qui s'approche.) V'là son calicot, attention.

(Il se cache du côté d'Ernest.)

ERNEST.

Ah! charmante Zizine, mille pardons de vous avoir fait attendre, d'honneur, j'en suis au désespoir.

ZIZINE.

Comment, m'avoir fait attendre. Mais monsieur, je ne vous attendais pas du tout; et je vous prie de me laisser tranquille.

ERNEST.

Mais, ma toute belle, c'est moi.

ZIZINE.

Qui ça, vous!

ERNEST.

Moi qui, ce matin...

ZIZINE.

Tiens! c'est le monsieur au billet doux qui sentait le musc.

ERNEST.

Graces vous soient rendues, ma jolie Zizine. Ce rendez-vous que je sollicitais avec instance, vous l'avez accordé!

ZIZINE.

Moi, monsieur! je n'ai jamais accordé de rendez-vous à personne, et je ne sais ce que vous voulez dire.

ERNEST.

Mais vous avez été assez bonne pour recevoir ma lettre, pour la lire, puisque...

ZIZINE.

Votre lettre, monsieur! je ne l'ai pas lue.

ERNEST.

Vous ne l'avez pas lue!

ZIZINE.

Non, monsieur; je ne suis pas capable de lire de pareilles lettres... pour qui me prenez-vous?

(Paillasse, arrivant et se cachant du côté de Zizine.)

PAILLASSE, à part.

Enfin les voilà ces papiers qui me rendent l'honneur et la vie... Zizine!

ERNEST.

Oh! laissez-moi vous parler de mou amour, de mes projets de bonheur... si vous voulez, demain ces vêtements modestes seront remplacés par les

plus belles parures ; car je suis riche , et ma fortune entière , je la mets à vos pieds.

ZIZINE.

Air : de l'Ambassadrice.

Moi, monsieur, je suis sans richesse,
Mais j'ai fort peu d'ambition,
Je suis sage et je veux sans cesse,
Eviter la séduction ;

Je ne croirai pas,
Celui qui tout bas,

Viendra d'un air doux vanter mes appas.

Car un séducteur,
Promet le bonheur :

Et mon cœur me dit : fuis, c'est un trompeur...

Croire à son amour
Moi, pauvre fillette
Jeune et sans détour...

Oh ! non ; car un jour,
Si j'en crois mon cœur,
Il faudrait seulette

Pleurer sur ma faute et mon déshonneur !

Je veux bien pourtant
Pour un seul instant,
Vous écouter... mais
Vous suivre, oh ! jamais !

PAILLASSE, à part qui a écouté.

Bien, très-bien, Zizine... elle refuse, oh ! merci, mon Dieu.

ERNEST.

Cédez à mes vœux, charmante Zizine... une chaise de poste est là qui nous attend... fuyez ; car vous n'êtes pas faite pour rester au milieu de ces saltimbanques...

LETURC, à part.

Moderne, j' vas cogner.

ZIZINE.

Laissez-moi, monsieur ; je ne puis...

ERNEST.

Oh ! n'ayez aucune crainte ; ces misérables n'oseraient vous poursuivre et s'ils l'osaient...
(Il cherche à l'entraîner.)

ZIZINE

Oh ! mais finissez... j'ai bien voulu causer avec vous, écouter vos fa-
daises, mais pour aller plus loin, non.

ERNEST, l'enlaçant de ses bras.

Toute résistance est inutile... je vous aime trop pour ne pas...

ZIZINE.

Laissez-moi, ou je vais crier.

ERNEST.

Zizine ! mais je vous aime.

ZIZINE.

Mais je ne vous aime pas, moi... au secours, au secours

SCÈNE XII.

PAILLASSE, ERNEST, LETURC, ZIZINE.

LETURC.

Halte là ! beau séducteur... oh ! je vous guettais ; Zizine ne courait au-
cun danger... ah ! vous voulez m'enlever ma future !

ERNEST.

Eh quoi ! c'est ce rustre qu'elle aime.

LETURC

Oh ! mon petit monsieur, vous vous êtes mis sur les bras une méchante
affaire... séduction, enlèvement avec violence.

ERNEST.

Ah ! ça, monsieur, je n'ai rien à démêler avec vous...

LETURC.

Ah ! vous croyez ça ?

Laissez-moi passer.

ERNEST.

PAILLASSE,
Pas encore, monsieur; car nous avons une explication, à nous deux.

ERNEST.

Qu'est-ce, bonhomme?.. le paillassa aussi! c'est trop drôle.

LETURC.

Ah! vous pensiez en être quitte pour deux ou trois côtes d'enfoncées; mais ça va devenir plus sérieux que ça... Ah! eh! Jérôme, Simon, Cascaret.

SCENE XIII.

LES MÊMES, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, il a un chapeau de livrée.

Eh! bien, qu'y a-t-il? on se dispute ici?

ERNEST.

C'est monsieur, qui vient me chercher querelle, je ne sais à quel propos... mais nous sommes deux maintenant.

LETURC.

Quand vous seriez dix, j'aurai bientôt fait de vous démolir, si c'était mon idée... on n'enlève pas comme ça les femmes des autres... c'est une bonne indemnité qu'il me faut, justement j'ai besoin d'argent pour ma noce; vous palerez les violons... eh! Simon, Joseph, Cascaret.

SCENE XIV.

LES MÊMES, M^{lle} SIMON, CASCARET, JOSEPH.

M^{lle} SIMON.

Qu'est-ce que c'est? tu cries comme si le diable t'emportait.

LETURC.

Ah! c'est heureux! toi, Cascaret, cours me chercher la garde... qu'on me mette sous clef ces deux paroissiens-là.

CASCARET, sortant.

Corps-de-garde demandé... Voilà.

M^{lle} SIMON.

A qui en as-tu?

LETURC.

On voulait m'enlever Zizine. Ici, ma Zizine.

ZIZINE.

Laissez-moi rentrer.

LETURC.

Reste-là comme pièce de conviction... c'est donc comme ça que tu te comportes avec ta famille.

ZIZINE.

Comment! ma famille.

LETURC.

Je suis toute ta famille, ne t'ai-je pas servi de père et de mère, de tuteur, de tout, et ne serai-je pas bientôt ton mari.

ZIZINE.

Mon mari, mon mari! vous me dites toujours la même chose... ce n'est pas pressé; nous avons le temps.

LETURC.

C'est très pressé, parce qu'une fois mariés, gare au malin qui viendra roucouler près de toi.

M^{lle} SIMON.

Avec un mari comme toi, je sais bien ce que je ferais, si j'étais à sa place.

LETURC.

Simon, vous allez vous taire, c'est vous qui montez la tête à Zizine.

ZIZINE.

Personne ne m'a monté la tête, mais je ne veux pas me marier, je suis lasse d'obéir, je suis assez grande enfin pour avoir une volonté.

LETURC.

Respectez d'abord la mienne.

ERNEST.

Mademoiselle peut invoquer la protection des lois.

LETURC.

Vous, moderne, c'est pas vous qui me la ferez la loi.

ÉDOUARD.

Pourtant, mon brave homme.

LETURC.

Pourtant, c'est pas vous deux qui m'empêcherez de me marier, et en attendant ma noce, je vais vous envoyer au violon... vous Zizine, vous m'épouserez, je le veux.

ZIZINE.

Et moi je ne le veux pas.

PAILLASSE, à part.

André ne vient pas... il faut enfin que tout cela finisse

LETURC.

Et peut-on savoir pourquoi vous ne voulez pas être M^{me} Leturc.

ZIZINE.

Parce que... parce que vous êtes vieux, parce que vous êtes laid... parce que j'en aime un autre.

LETURC.

Effrontée... vous taisez vous.

ZIZINE.

Non, je ne veux plus vous obéir.

LETURC, levant son bâton.

Perronnelle.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, ANDRÉ, accourant et s'élançant entre Zizine et Leturc.

ANDRÉ.

Halle-là... saltimbanque, nous sommes deux.

LETURC, furieux

Toi, criquet.

ÉDOUARD et ERNEST.

Arrêtez.

LETURC.

Combien êtes-vous?... numérotez-vous que je vous reconnaisse... c'est elle qui va payer pour tous.

(Il lève de nouveau son bâton.)

PAILLASSE.

Misérable.

LETURC.

Toi aussi!

PAILLASSE.

Ah! vous voulez frapper Zizine... vous!

LETURC.

Arrière Paillasse.

PAILLASSE.

Il n'y a plus de paillasse ici! (Il jette sa perruque et son chapeau de paillasse, son air, ses gestes, sa tournure inspirent le respect.) Il n'y a plus ici ni paillasse ni saltimbanque, mais deux hommes en présence; un vieillard dont on doit respecter les cheveux blancs, et un lâche, un infâme qui doit expier son crime.

LETURC.

Son crime! de quoi, son crime!

PAILLASSE.

Oui, monsieur. Il y a douze années environ, un honnête commerçant vivait heureux et tranquille avec sa femme qu'il chérissait, et son jeune enfant qui était tout son espoir, son plus grand bien. Un jour, son enfant disparut; toutes les recherches furent inutiles, nulle trace, nul indice... Était-il mort, perdu?... mort, on aurait retrouvé son cadavre... non, il n'était pas mort, on l'avait volé!.. Oh! c'était bien infâme, n'est-ce pas? on avait pris au malheureux père, plus que sa fortune, plus que sa vie, on lui avait volé son enfant, au pauvre homme. Sa femme ne put résister long-temps au chagrin qui la dévorait; elle mourut, le laissant seul au monde avec ses larmes et son désespoir. Que lui importait alors son commerce, ses travaux; il fut bientôt ruiné, réduit à la misère, peut-être au déshonneur... et il ne s'est pas tué; car un espoir lui restait et soutenait ses forces et son courage. Alors il parcourut, en mendiant, les villes et les plus petits villages, partout il cherchait, il demandait son enfant. Souvent on le prenait pour un fou, on le chassait, il reposait quelques instans dans la rue, sur une pierre; puis tout faible, mourant de faim et de froid, se soutenant à peine, il continuait à chercher sa fille.

LETURC.

Décidément, il est devenu fou!

PAILLASSE.

Un jour, enfin, sur la place d'un petit village aux environs de Paris, la foule entourait une troupe de saltimbanques et applaudissait les exercices d'un jeune enfant... cet enfant, c'était sa fille, sa fille chérie que vous lui aviez volée!

LETURC.

Sa fille! vous êtes donc le père de Zizine?

ZIZINE, se précipitant vers Paillassse.

Mon père!..

PAILLASSE.

Air de Renaud de Montreuban.

Viens mon enfant, dans mes bras, sur mon cœur.
Après douze ans de souffrance et d'alarmes,
Enfin, je goûte un instant de bonheur,
Ah! laisse-moi t'inonder de mes larmes.
Dieu soit béni! je t'embrasse à présent;
Dix ans, forcé de t'aimer en silence.
Ah! je mourais! à vivre je commence,
Je puis te nommer mon enfant,
Je puis tout haut te nommer mon enfant.

LETURC.

Comment se fait-il?..

PAILLASSE.

Mon premier sentiment fut celui de la vengeance... mais ma fille, ma pauvre fille, que serait-elle devenue? Je n'avais pas même de pain, je ne pouvais lui offrir qu'un nom déshonoré!.. lui faire partager ma misère, j'en aurais eu le courage, peut-être; mais mon déshonneur, jamais... Il manquait alors dans votre troupe un de ces hommes dont la destinée est d'être basoué, maltraité par tous; un de ces hommes qui, pour vivre, osent accepter un rôle dégradant, ignoble; enfin, vous aviez besoin d'un paillassse.

ZIZINE.

Oh! vous!..

PAILLASSE.

Pour rester près de mon enfant, pendant dix ans, j'ai supporté toutes les insultes, toutes les ignominies... mais que m'importait la honte, j'étais près de toi.

ZIZINE.

Oh! mon bon père, pardonnez-moi... moi aussi, je vous ai souvent maltraité.

PAILLASSE.

Ah! tais-toi, tais-toi, ma fille.

LETURC.

A présent que les pleurs et le sentiment ont fait leur effet, voyons, père, il me semble que nous pouvons nous entendre... J'ai enlevé votre fille, c'est vrai; du moins, c'est M^{lle} Simon qui vous l'a volée; mais après tout, elle n'a pas chômé, je lui ai mis un bon état dans les jambes. De quoi vous plaignez-vous? vous avez été magnifique tout à l'heure; voyons, un second tableau: pardonnez-moi, donnez-moi Zizine et tombez dans les bras de votre gendre.

M^{lle} SIMON.

C'est ça, que tout le monde s'embrasse et que ça finisse.

ANDRÉ.

Minute, minute, l'ancien... vous arrivez un peu tard, j'ai déjà le consentement du papa, et comme je n'en doute pas, Zizine veut bien de moi, ça ne sera pas long à bâcler.

ZIZINE.

André, tu sais que je t'aime, et puisque mon père y consent, voilà ma main; maintenant, je ne suis plus une orpheline, une pauvre fille sans nom.

ANDRÉ.

C'est vrai, vous avez le nom de votre père, un beau nom... comment s'appelle-t-il, votre père?

ZIZINE.

Je ne sais pas.

ANDRÉ.

Enfin, c'est égal, il doit s'appeler.

ERNEST, qui a écouté attentivement le récit de Paillassse, s'avance vers lui, le chapeau à la main.

M. Raimond, me reconnaissez-vous?

PAILLASSE.

Non, monsieur... qui êtes-vous?

ERNEST.

Je suis Ernest Duval, que vous avez sauvé du deshonneur il y a douze ans. Je vous ai vainement cherché pour vous restituer la somme que vous m'avez si généreusement prêtée. Depuis dix ans cette somme s'est doublée, en voici les titres.

PAILLASSE, lui tendant la main.

Bien, jeune homme!.. bien... mais cet argent ne m'appartient plus, il a été compris dans le déficit de mon commerce, et je ne puis l'accepter.

ERNEST.

Souffrez que je l'offre à votre fille, en expiation des torts que j'eus envers elle; ce sera sa dot.

ANDRÉ.

Monsieur, je vous remercie, ma femme n'a pas besoin de dot.

ZIZINE.

J'accepte... pour mon père.

PAILLASSE.

Ernest, vous êtes un brave jeune homme, soyez notre ami.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, CASCARET.

CASCARET, accourant.

M. Leturc, M. Leturc, la garde ne pourra venir que dans une demi-heure. Les gardes nationaux jouaient au piquet, le caporal m'a promis que sitôt qu'ils auraient fini, il vous en enverrait trois.

PAILLASSE.

La garde! ah! c'était pour ces messieurs, ils voulaient enlever Zizine; vous n'avez pas craint de me l'enlever, vous! et vous voulez faire arrêter ceux qui suivaient votre exemple... Mais rassurez-vous, je vous pardonne, à une condition, pourtant.

LETURC.

Laquelle?

PAILLASSE.

C'est que nous ne nous reverrons jamais.

LETURC.

Soit, au fait, j'aime mieux que ça finisse comme ça.

PAILLASSE.

Allons chez toi, André.

ANDRÉ.

Oui, père, nous ne nous quitterons plus, et demain nous filerons dans un autre quartier, loin de vos anciens camarades.

PAILLASSE.

Oui, mon ami, et quel que soit le métier que j'ai fait depuis dix ans, rappelle-toi seulement que tu as épousé la fille d'un honnête homme.

CHOEUR FINAL.

Air: Toi qui connais les busards, etc.

Dans le grand monde on voit à chaque pas,
 Maint grand seigneur que tout haut l'on renomme,
 Ne pas valoir l'artisan honnête homme;
 Car le métier ne deshonne pas.

ZIZINE.

Air de l'Angelus.

Quand le vieillard, après douze ans,
 Voit finir sa longue misère,
 Pour lui, montrez-vous indulgens;
 Daignez entendre ma prière,
 Soyez les appuis de mon père.

PAILLASSE.

Du bonheur qu'il a dû rêver,
 Lorsqu'à ses yeux l'aurore brille,
 N'allez pas encor séparer
 Le pauvre vieillard et sa fille.
 Ah! daignez adopter sa fille.

REPRISE DU CHOEUR.

J.-R. NEVEIL, pass. du Caire, 54.